LES CAMPAGNES DE LA JUSTICE DE GENRE : LE SUFFRAGE FÉMININ AU CANADA

VERONICA STRONG-BOAG

Veronica Strong-Boag est membre de la Société royale du Canada, professeure émérite à l'Institut pour le genre, la race, la sexualité et la justice sociale de l'Université de la Colombie-Britannique, et directrice du site web prodémocratique http://womensuffrage.org. Elle a reçu la médaille Tyrrell en histoire canadienne de la Société royale du Canada (2012) et elle a été présidente de la Société historique du Canada (1993-4). Elle est l'auteure de nombreuses publications, dont *Liberal Hearts and Coronets : the Lives and Times of Ishbel Marjoribanks Aberdeen and John Campbell Gordon, the Aberdeens* (2015), *Fostering Nation ? Canada Confronts the History of Childhood Disadvantage* (2011), *Finding Families, Finding Ourselves: English Canada Confronts Adoption from the 19th Century to the 1990s* (2006), et *Paddling Her Own Canoe : The Times and Texts of E. Pauline Johnson (Tekahionwake)* (2000) avec Carole Gerson. Elle a gagné le prix John A. Macdonald en histoire canadienne (1988), le prix Raymond Klibansky en sciences sociales (avec Carole Gerson) et le prix Canada en sciences sociales (2012). En ce moment, elle rédige la biographie de Laura Emma Marshall Jamieson (1882-1964), une suffragette de la Colombie-Britannique, juge au tribunal juvénile et député du CCF, elle est l'éditrice générale de la série en sept volumes publiés par les presses de UBC, *Women Suffrage and the Struggle for Democracy in Canada*, et elle siège au comité éditorial de *Voices/Voix: Defending Democracy and Dissent in Canada*.

La couverture des mouvements pour le suffrage dans les médias a évolué durant les années. Ses supporteurs contemporains ont salué les réussites comme étant des progrès significatifs pour la démocratie ; ses opposants prophétisaient la chute de la civilisation (patriarcale). Subséquemment, dans le contexte de l'émergence d'un consensus libéral canadien populaire, les suffragettes ont largement été ignorées et considérées comme des notes de bas de page excentriques dans le récit prétendument inévitablement triomphal de la démocratie. Toutefois, durant le dernier quart du 20e siècle, nos doutes à propos du capitalisme, du colonialisme et du patriarcat ont été ravivés. Dans ce contexte, beaucoup de penseurs féministes, socialistes et antiracistes ont condamné les suffragettes comme

ayant été des aïeules inadéquates[1].

Aujourd'hui, comme cela est suggéré dans la série en sept volumes dont je suis l'éditrice générale, *« Women Suffrage and the Struggle for Democracy in Canada »*, nous nous retrouvons dans une autre époque. La présente crise du capitalisme libéral, la résurgence du sectarisme et diverses politiques de la résistance nous forcent à reconsidérer plus en profondeur les débats entourant la citoyenneté qui infusaient l'époque des suffragettes. Aujourd'hui, le discours de la politicologue Nancy Frasier à propos de la « parité participative », avec ces critères de « reconnaissance » et de « redistribution » comme étant des éléments essentiels aux politiques démocratiques, constitue une approche utile pour considérer les débats touchant à la justice du genre, dont le suffrage féminin était une composante significative[2].

Pendant environ cent ans, les campagnes d'affranchissement ont élevé les standards pour la « justice de genre ». Dans cette entreprise, elles n'étaient pas, cependant, entièrement seules. Quelques autres âmes critiques de l'ordre établi, alors qu'elles rejettent les préjugés raciaux du mouvement de suffrage populaire, demandaient aussi le respect et la redistribution des ressources au profit des femmes. Ce court texte est axé sur ce terrain politique commun. Nous allons commencer en discutant de la centralité du respect et de la redistribution économique dans la cause du suffrage populaire. Puis, nous allons discuter de deux critiques du colonialisme nord-américain qui ont également défendu l'égalité entre les sexes — l'écrivaine et interprète anglo-mohawk E. Pauline Johnson (Tekahionwake ; 1861-1913) et l'écrivaine eurasiatique Édith Maud Eaton (Sui Sin Far ; 1865-1914). Ces deux femmes sont l'exemple de la Femme Nouvelle de l'époque qui lutte pour les droits des femmes ; cependant, elles ne se sont jamais identifiées comme suffragettes[3]. Tout comme le mouvement du suffrage populaire, elles ont également imbriqué la race dans leurs discussions sur le genre. Dans leurs cas, cela signifiait la volonté d'acquérir une justice raciale pour les peuples autochtones et asiatiques.

LE MOUVEMENT DE SUFFRAGE POPULAIRE DU CANADA

Le respect pour et la reconnaissance des contributions des femmes à la maison et à la nation, en d'autres mots une répudiation de ce que Fraser a nommé une « subordination systématique du statut »[4], infusaient les campagnes de suffrage cana-

1 Pour plus sur ce sujet, consultez Veronica Strong-Boag, « Taking Stock of Suffragists: Personal Reflections on Feminist Appraisals », *Journal of the Canadian Historical Association* NS, 21:2 (2011): 76-89.

2 Voir les textes « Rethinking Recognition », *New Left Review* 3 (mai-juin 2000): 107-230 et « Feminist Politics in the Age of Recognition: A Two-Dimensional Approach to Gender Justice », *Studies in Social Justice* 1:1 (hiver 2007) : 23-35.

3 Johnson et Eaton ne se sont jamais rencontrées, mais la dernière a écrit un court récit qui démontrait une sympathie envers les femmes autochtones. Voir Mary Chapman, « Cultural Affinities between Native American and White Women » dans *The Alaska Widow* par Edith Eaton (Sui Sin Far), *MELUS: Multi-Ethnic Literature of the U.S.* 38:1 (Spring 2013): 155-63. Il est possible toutefois que Johnson ait partagé le sentiment anti-asiatique des impérialistes. Les observations ici s'inspirent de mes travaux sur Johnson avec Carole Gerson et sur les observations de Mary Chapman à propos de Edith Maud Eaton.

4 Fraser, « Rethinking Recognition », 119.

diennes[5]. Les militantes féministes se tournent généralement vers l'histoire à la recherche d'exemples du travail, du talent et du sacrifice des femmes afin de contrebalancer les « représentations méprisantes » généralisées qui caractérisent une grande partie de la culture occidentale[6]. Les héroïnes, de la Vierge Marie à Boadicea, Mary Wollstonecraft, Laura Secord, Elizabeth Fry et la reine Victoria, étaient considérées comme ayant été des femmes de valeur. Les croisades pour l'enseignement des arts ménagers dans les écoles et les universités à leurs tours faisaient valoir la valeur du travail domestique des femmes. Similairement, le soutien pour les études sur les enfants et les programmes de santé maternelle et les revendications pour les modifications législatives concernant l'âge du consentement et du mariage pour les filles et en faveur de la garde des enfants par les mères. Les efforts s'étalant sur des décennies qui visaient à donner le droit aux femmes de s'inscrire à l'université et à entreprendre certaines professions envoyaient ce même message de reconnaissance. L'émergence au Canada de clubs universitaires féminins et du Canadian Women's Press Club, tel que les associations représentant, entre autres, des infirmières, des enseignantes, et des femmes d'affaires et des professionnelles, ainsi que d'autres axées sur le patriotisme, tel que le Imperial Order Daughters of the Empire et le Women's Canadian Club, étaient d'autres instances de reconnaissance. Dans les années 1920s, les « célèbres cinq » suffragettes se sont naturellement tournées vers la reconnaissance de la femme dans les documents juridiques sous l'Acte de l'Amérique du Nord Britannique. Tous ces efforts répudiaient les anciens codes sexospécifiques qui établissaient les hommes comme la norme pour la citoyenneté.

Comme Nancy Fraser l'a soutenu, la reconnaissance de la valeur ne peut pas être « facilement séparée » de la rétribution économique[7]. Les campagnes féministes pour le respect n'ont jamais été menées de façon isolée. Les militantes se sont régulièrement attaquées aux « structures économiques, aux régimes de propriétés ou aux marchés du travail » qui « privent les acteurs des ressources qui leur sont nécessaires afin de participer pleinement » à la communauté[8]. Alors que déployés la plupart du temps dans le cadre du capitalisme libéral, les efforts des féministes était divers. Celles qui militaient en faveur de la propriété pour les femmes et la réforme des lois entourant la propriété des femmes mariées se concentraient sur l'égalisation de l'accès aux ressources communautaires et familiales. D'autres ont abordé le marché du travail, militant pour un salaire minimum pour les femmes et contre les obstacles à l'emploi. D'autres encore

5 Denyse Baillargeon discute de ces campagnes dans *A Brief History of Women in Quebec* (Waterloo : Wilfrid Laurier University Press, 2014) ; Penni Mitchell, *About Canada: Women's Rights* (Black Point, NS: Fernwood, 2015), and Gail C. Brandt, et al., *Canadian Women. A History 3rd* ed. (Toronto : Nelson, 2011).

6 Fraser, « Rethinking Recognition », 110.

7 Fraser, « Rethinking Recognition », 118.

8 Ibid., 117.

demandaient à l'État d'aider les femmes lorsque les hommes et les familles échouaient à en faire ainsi. Les prestations pour les mères et les pensions de vieillesse étaient également des causes populaires auprès des suffragettes. Même lorsque les militantes ne le disaient pas explicitement, de telles revendications impliquaient la redistribution des ressources individuelles et communautaires d'un sexe vers l'autre.

Malgré toutes leurs idées radicales, les campagnes des suffragettes qui défendaient la reconnaissance et la récompense étaient presque exclusivement composées d'un certain type de femmes. Les femmes autochtones et asiatiques n'étaient que très rarement considérées sur un pied d'égalité avec les femmes des colons, encore moins avec les hommes blancs.

E. PAULINE JOHNSON

Le discours raciste dominant est une raison qui permet d'expliquer pourquoi E. Pauline Johnson n'a jamais publiquement soutenu le suffrage. Alors qu'elle tentait de composer avec le colonialisme et le racisme croissant et qu'elle reconnaissait que les femmes autochtones se retrouvaient dans une situation particulièrement vulnérable, elle s'est tournée ailleurs pour des solutions. Comme les suffragettes, elle revendiquait néanmoins le respect et la redistribution, qui sont les composantes centrales de la parité participative. Ces thèmes ont imprégné ses écrits et ses performances.

Le poème de Johnson intitulé *The Cattle Thief*, qui est récité à travers toute l'Amérique du Nord, dénonce la dépossession des peuples autochtones par le Canada impérial et souligne l'importance des femmes dans la résistance autochtone. Comme Boadicea confrontée aux Romains, son héroïne, la fille d'un chef Cris, une « lionne » tombant sous les mains des « démons » colonisateurs, refuse de se croire inférieure. Elle a beau mourir de faim, mais, comme tous les personnages féminins autochtones de Johnson, elle mérite le respect : « vous allez devoir me passer à travers ». Les envahisseurs britanniques sont forcés de faire face à l'humanité de ceux qu'ils dépouillent. Cette revendication est accompagnée par une insistance pour la restitution des « terres sur lesquelles vous vivez, pour « nos troupeaux de gibiers » et pour « les fourrures et les forêts qui étaient à nous avant que vous n'arriviez ; partagez la paix et l'abondance ». La « nouvelle nationalité » célébrée dans le poème écrit par Johnson en 1886 et intitulé *Brant, A Memorial Ode* revendiquait le respect et la compensation.

Le poème de Johnson *Mothers of a Great Race* (1908) propose une autre affirmation typique du mérite. L'approche maternaliste, que plusieurs militantes autochtones partageaient avec les suffragettes, conceptualisait les mères autochtones comme étant « les mères idéales de l'époque » et non comme des Femmes Nouvelles. Dans une condamnation pointue des pratiques colonisatrices qui laissait présager les torts qui vont plus tard être causés par le racisme, Johnson maintenait que les enfants de ces mères ne se retrouvaient jamais dans des « orphelinats ». Les compétences supérieures en matière d'éducation des enfants n'étaient pas l'unique réussite des femmes autochtones. Pour les Iroquois, les mères « étaient pleinement respectées par tout homme de la tribu, qu'il soit chef, brave ou guerrier. » Elles représentaient « une contradiction vivante de l'idée communément partagée que les hommes autochtones méprisaient les femmes et qu'ils traitent les

femmes et les enfants comme de simples objets. » Durant les conseils tribaux, la primauté du droit des mères triomphait, une juste récompense pour leurs nombreuses contributions. Comme dans son article datant de 1906, *The Lodge of the Law-Makers*, où Johnson affirmait que « les femmes iroquoises n'ont pas besoin de se battre pour être reconnu sur nos conseils tribaux », les femmes autochtones sont célébrées, reconnues et récompensées, contrairement aux suffragettes qui devaient « hurler afin de faire entendre leurs voix au Parlement.[9] » Johnson considérait la culture européenne comme fondamentalement déficiente dans le respect et la reconnaissance réservées aux femmes colonisatrices et autochtones.

ÉDITH MAUD EATON

Puisqu'elle a déménagé de Montréal aux États-Unis, Édith Maud Eaton n'est pas considérée comme une aussi grande héroïne canadienne que l'est Johnson. Elle n'était pas non plus aussi contrainte par une loyauté sentimentale (et pragmatique) envers l'Empire britannique. Eaton a développé une réponse sophistiquée au racisme et au sexisme en Amérique du Nord et dans les « zones de contact »[10] multiples des Caraïbes. Les deux femmes se sont toutefois toutes deux intéressées par la « citoyenneté flexible », à travers de laquelle leurs personnages principaux, comme leurs auteures métisses, évoluent en existant dans de multiples réalités où leur valeur et leurs récompenses nécessitent d'être continuellement affirmé face à un déni généralisé[11].

L'essai autobiographique de Eaton, *Leaves from a Mental Portfolio of an Eurasian*, publié en 1890, commence par une anecdote à propos de la première expérience de racisme vécue par l'auteure. Eaton se souvient qu'en tant qu'enfant, elle a décidé d'adopter ce statut honni : « J'aime mieux être Chinoise que rien d'autre dans le monde. » Elle s'était ainsi réfugiée dans une bibliothèque afin de « lire tous les livres qui ont été publiés sur la Chine et les Chinois. J'ai appris que la Chine est la plus vieille nation civilisée sur la planète. » Eaton a maintenu une insistance sur les mérites historiques même lorsqu'elle documentait « les luttes des femmes chinoises contre les mariages arrangés, l'esclavage sexuel et le Confucianisme patriarcal.[12] » Ses héroïnes asiatiques réfutent les représentations dégradantes qui leurs étaient associées. Elles revendiquent le respect.

Dans *The Chinese Woman in America* (1987) et ail-

9 Toutes les citations proviennent des documents qui ont été republiés dans le volume de Carole Gerson et Veronica Strong-Boag, eds., *E. Pauline Johnson, Tekahionwake : Collected Poems and Selected Prose* (Toronto: University of Toronto Press, 2002). See also Strong-Boag and Gerson, *Paddling Her Own Canoe: The Times and Texts of E. Pauline Johnson (Tekahionwake)* (Toronto: University of Toronto Press, 2000).

10 Voir Mary Chapman, ed., *Becoming Sui Sin Far: Early Fiction, Journalism, and Travel Writing by Edith Maude Eaton* (Montreal & Kingston: McGill-Queen's University Press, 2016) et le texte de Eaton maintenant disponible sur le web. J'aimerais remercier Mary pour sa générosité pusiqu'elle m'avait fait parvenir une version PDF de son manuscrit qui n'était pas encore publié. Voir aussi son document *Making Noise Making News: Suffrage Print Culture and U.S. Modernism* (Oxford Scholarship Online: April 2014).

11 Chapman, Introduction, *Becoming Sui Sin Far*, lix. Chapman s'inspire du concept de « citoyenneté flexible » tel que décrit par Aihwa Ong, *Flexible Citizenship : The Cultural Logics of Transnationality* (Durham: Duke University Press, 1999).

12 Chapman, *Making Noise*, 177.

leurs, Eaton évoque le passé, similairement aux féministes de l'époque qui reprenaient les récits des femmes blanches notables de l'époque, afin de revendiquer des représentations positivies. Son projet de rédemption s'engageait aussi avec un féminisme domestique associé avec les militantes chinoises contemporaines qui critiquaient l'esclavage sexuel, la coutume des pieds bandés et les mariages arrangés. Cette approche, similairement à une autre plus ancienne dans le féminisme occidental, célébrait la nature particulière des femmes, en d'autres mots, leur maternalisme fondamental plutôt que leurs similitudes avec les hommes. À l'instar de Johnson, Eaton soutenait que les individus de son sexe n'avaient pas besoin de devenir des Nouvelles Femmes afin de mériter un traitement juste et une juste part des ressources. En mettant l'accent sur la valeur intrinsèque du caractère maternel de la femme, ces critiques antiracistes du statu quo ont remis en cause les « idéaux anti-domestiques et l'insensibilité raciste » de certaines suffragettes[13]. En célébrant les réformatrices et les maternalistes chinoises, Eaton suggère que le respect et la reconnaissance des femmes devraient venir grâce aux efforts des Chinoises dans ce domaine. Les Chinoises n'avaient pas besoin de se faire sauver par les Européennes, féministes ou pas[14].

CONCLUSION

Les suffragettes canadiennes revendiquaient la reconnaissance et la redistribution afin de faire avancer la parité participative et la justice de genre. Les préjugés prévalents qui excluaient fréquemment les femmes non blanches avaient considérablement affaibli cet objectif ambitieux. En tant que critiques antiracistes de l'Amérique du Nord contemporaine et des suffragettes, E. Pauline Johnson et Édith M. Eaton se dévouaient à l'obtention d'une position plus avantageuse pour les représentantes de leur sexe. Dans un monde nord-américain où le racisme était omniprésent et n'était que très peu remis en question par les suffragettes colonisatrices, Johnson et Eaton ont su s'emparer du potentiel proposé par le féminisme maternaliste qui revendiquait le respect et l'égalité pour les femmes, les rapprochant ainsi dans une mesure significative à ce que Fraser a nommé la « parité participative ». En tenant compte de l'évolution de la démocratie, leur message doit être absorbé dans une mesure égale à celui des suffragettes canadiennes.

13 bid., 195.

14 Voir ibid., chapitre 6.